

Le sens du partage

AU CŒUR DE LA CAMPAGNE PROVENÇALE, LES ÉDITIONS PAROLE « PRODUISENT » DES LIVRES (RÉCITS, ROMANS, ESSAIS) QU'ELLES DIFFUSENT PAR DES MODES ALTERNATIFS. LE BOUCHE-À-OREILLE A SES VERTUS.

Au nord, le plateau de Valensole et ses champs de lavande. À l'est, les gorges du Verdon. Derrière leur maison d'Artignosc, à la frontière du Var et des Alpes-de-Haute-Provence, Jean Darot et Marie Clauwaert élèvent quelques brebis. Souvenirs de leur ancien métier. Ils cultivent leur jardin potager. Sont autonomes. « Ici, on s'est fondus dans le monde paysan. » Fille de libraire, Marie est originaire de Bruxelles, Jean, lui, de « nulle part ». Un père magistrat. Une éducation à la Jeunesse communiste révolutionnaire. Il a beaucoup bourlingué. Sur terre et sur mer. « Après 68, puisqu'on n'arrivait pas à changer le monde, il fallait changer le nôtre. » Il se souvient : « J'ai pris une plume au cul des poules, et j'ai envoyé ça à toutes les boîtes de pub de Marseille. » Il deviendra plus tard une sorte d'écrivain public. « Pendant vingt ans, j'ai fait office de psychologue pour le compte de grandes entreprises. J'écoutais les doléances des salariés. » Sa boîte de conseils s'appelle Parole. Son slogan : « Donner la parole, c'est donner la vie ». En 2004, Jean Darot quitte son activité d'écouter et devient responsable de la communication du Parc naturel régional du Verdon. En même temps qu'il crée avec sa compagne une maison d'édition, constituée en coopérative. « Éditeurs ruraux », se proclament-ils avec fierté. Très éclectique (roman, récit, essai, jeunesse), le catalogue de Parole privilégie des écrits intimistes, à la beauté souvent sombre, comme ceux d'Édith Reffet, Soumya Ammar Khodja, Maria Borrély (l'amie de Giono). On lui doit aussi l'existence d'un texte aussi court que solaire : *L'Homme semence*, de Violette Ailhaud. C'est l'histoire, tout près d'ici, d'un village sans hommes, morts pour la République, balayée par le coup d'État de 1851. L'histoire d'un improbable serment, entre femmes : le prochain homme qui viendra sera le mari de toutes. Pour que la vie renaisse, malgré tout. Rencontre avec un couple d'éditeurs, passionnés et joyeux.

Jean Darot et Marie Clauwaert, comment passe-t-on d'un travail de communicant en entreprise à éditeur ?

Par accident et par révolte. Un vieux barde provençal du village, Daniel Daumàs, est venu nous voir parce que les éditeurs refusaient ses textes, écrits en français et en occitan provençal. Pourquoi cet homme-là n'a pas la parole ? Parce qu'il a recours à une langue qui n'est plus utilisée ? Nous nous sommes dit que si nous ne le publions pas, personne ne le ferait. Ça a commencé comme ça. Nous n'avions aucune expérience de l'édition. Nous ne connaissions pas non plus son vocabulaire. Il nous a fallu du temps pour comprendre la différence entre un distributeur et un diffuseur !

La première année, nous avons dû visiter 150 librairies – seule une quinzaine ne nous a pas gentiment envoyés promener. Sur les 90 structures d'études occitanes contactées, une seule a com-

mandé le livre. Nul n'est prophète en son pays. On préfère haïr son ami plutôt que son ennemi. Toujours le rejet de l'autre. Bref, soit nous arrêtons, soit nous proposons autre chose. Il fallait prendre d'autres chemins. Comment rencontrer nos lecteurs ? Où vont-ils ? Depuis le Moyen Âge, chaque semaine, ils vont au marché. Donc nous nous sommes installés sur les places des villages, entre les poireaux et le miel...

Nous avons décidé ensuite d'aller plus loin, c'est-à-dire d'aller chez les gens en inventant La soupe aux livres. Cette manifestation s'inspire de la veillée traditionnelle. C'est un mélange d'ingrédients. Nous lisons quelques courts extraits, un comédien ou un musicien est invité, nous partageons un bol de soupe, et chacun vient lire, raconter, chanter quelque chose. Nous sommes sollicités par des mairies, des bistrotts, des associations, des librairies, souvent en milieu rural... Logés et nourris ! Le cercle géographique s'est peu à peu élargi. La dernière soupe aux livres, la 185^e, se déroule à Bruxelles.

Vous êtes donc des adeptes du circuit court...

Celui qui produit est toujours le parent pauvre de la chaîne... Savez-vous qu'à peine 10 % des Français entrent dans une librairie au moins une fois dans leur vie ?

La soupe aux livres est un moment d'échanges unique : l'auditeur est acteur. Il faut donner la parole à ces gens qui ne sont plus écoutés, et qui vivent dans des territoires abandonnés. Chaque soirée est différente. Des jeunes slameurs qui viennent dire leurs difficultés de vivre dans leur village, des bergers qui arrivent avec des pelisses, une vieille dame qui lit un poème sublime sur la naissance d'un poussin... Nous avons tout eu ! Pour nous, les ventes annuelles des 450 librairies parisiennes représentent l'équivalent de trois soupes aux livres. Pourquoi s'épuiser à les séduire ? Puisque nous faisons des livres de province, disent-ils...

Cela vous agace cette image d'éditeur régionaliste ?

Évidemment, car ce n'est pas le cas. C'est péjoratif et discriminant. Nos récits, nos romans, nos essais peuvent évoquer la Provence, parce que ce pays nous porte. Il colore notre regard sur le monde. Ce travail de mémoire nous intéresse. Et puis nous sommes solidaires des territoires, de partout. Lorsqu'on publie *Le Carnet rouge du maquis*, de Canjuers dans le Haut-Var, de Gleb Sivirine, l'un des rares journaux de Résistance écrits sur le vif et non retouchés, est-ce du régionalisme ?

La majorité de vos auteurs vit en Provence...

C'est vrai. Nous aimons avoir nos auteurs à proximité. Nous ne voulons pas d'auteurs qui accouchent sous X. Autrement dit qu'ils apportent leur manuscrit, et après démerdez-vous ! C'est

facile de faire un livre. Le plus important, c'est de l'élever. L'auteur doit être disponible.

Quels liens voyez-vous entre vos trois principales collections, « Main de femme », qui accueille des tranches de vie de femmes, « La Mescla » et « Le temps d'apprendre » ?

Notre premier critère, c'est qu'un texte soit partageable. Qu'il renvoie à des interrogations communes. Qu'une transmission soit possible. Un récit doit permettre au lecteur de mieux comprendre ce qu'il a ou aurait lui-même vécu. C'est le cas par exemple de Soumya Ammar Khodja avec *Elle était ma première terre* lorsqu'elle évoque la fin de vie de sa mère.

Évidemment, beaucoup, voire trop de récits de vie, d'expériences fortes, que nous recevons sont impartageables. Ils sont orientés vers la vente d'une méthode : « Voilà, grâce à ceci, j'ai fait telle thérapie ». Publier pour nous, c'est faire apparaître une parole qui mette au jour une réalité sociale, politique et humaine.

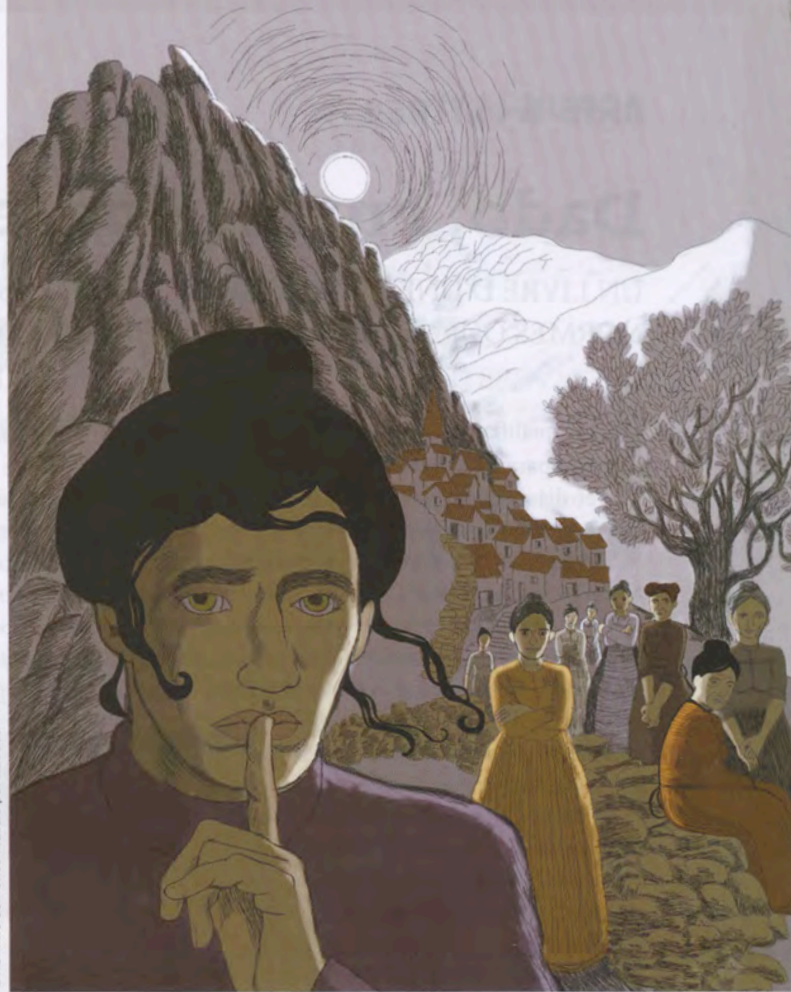
La qualité d'écriture n'est pas la priorité des priorités. L'écriture, c'est un peu comme les roues d'une voiture. Tu ne vas pas choisir une bagnole pour ses roues ! L'écriture doit être accessible et compréhensible par le plus grand nombre. Nous n'aimons pas la surqualité dans l'écriture, quand elle est trop travaillée, trop référencée, trop érudite. Les mots appartiennent à tout le monde. L'auteur doit ainsi tenir compte des remarques de notre groupe de lecteurs. Par exemple, nous avons eu des difficultés avec Nancy Huston. C'est une personne très cultivée. Après réception de ses deux conférences (réunies sous le titre *Sois belle / Sois fort*), nous lui avons transmis huit pages de corrections... que précédait une demi-page de précautions (rires). Ce mot savant est-il indispensable ? Cette phrase n'est-elle pas confuse ? De bonne volonté, Nancy a tout accepté, hormis nos observations sur la ponctuation. La ponctuation relève de l'intime, a-t-elle dit, c'est non négociable.

Vous publiez beaucoup de premiers romanciers. Vous ne passez jamais commande ?

(Jean) L'idée m'a traversé l'esprit, mais je n'ose pas. On ne veut pas embêter les gens... Et puis : serons-nous à la hauteur ?

Quelle place accordez-vous à *L'Homme semence* dans votre catalogue ? Pour le coup, c'est votre meilleur ambassadeur...

C'est notre brise-glace. Il ouvre les portes. La première année de parution, en 2006, 50 ex. vendus, la seconde, 500 ex., la troisième, 700. Nous approchons aujourd'hui les 22 000 ex. vendus, sans compter les versions BD, illustrée et audio. Cinquante troupes de théâtre l'ont déjà monté sur scène. En attendant le film... *Le Semeur*, adapté de *L'Homme semence*, doit sortir au prochain festival de Cannes. Il est réalisé par Marine Franssen et produit par Sylvie Pialat, à qui l'on doit *Timbuktu*. La disparition des hommes en temps de conflit est un sujet que son mari Maurice Pialat voulait déjà traiter, mais il cherchait un texte dans la littérature de la Grande Guerre... *L'Homme semence* est une histoire universelle. Elle s'est déroulée au Rwanda, en ex-Yougoslavie, bientôt à Alep... Partout, au gré des guerres, on crée des peuples sans hommes. Face aux circonstances, la force de résister permet d'inventer des réponses inhabituelles, transgressives.



L'Homme semence illustré par Laetitia Rouxel

CARTE D'IDENTITÉ

Éditions Parole Les Grignolets 83630 Artignosc-sur-Verdon
Création en 2004, 85 livres au catalogue, tirage moyen : 1 000 ex.
Meilleures ventes : *L'Homme semence* de Violette Ailhaud (22 000 ex.),
Sous le vent de Maria Borrély (6 000 ex.). Deux manuscrits reçus par jour.
Chiffre d'affaires : 125 000 €

Et puis, ce qui est intéressant, c'est que ce soulèvement républicain de 1851 a eu une influence plus large. Jean Moulin explique lui-même qu'il est devenu résistant parce que son grand-père s'était révolté contre le coup d'État de Napoléon III...

Avez-vous le sentiment d'être des éditeurs à part ?

Des producteurs de livres, plutôt. Nous sommes des saltimbanques. Aller sur les marchés, organiser des soupes aux livres : il faut rencontrer et écouter les gens. Aimer raconter des histoires ! Nous avons même construit un bateau et une maison entièrement en livres pour un salon – 20 m³ d'ouvrages ramassés dans toutes les médiathèques du Var. Notre combat, c'est l'écriture et la lecture pour tous. Ce sont des droits fondamentaux.

Par souci d'indépendance éditoriale, nous n'avons jamais demandé de subvention. Les institutions choisissent les domaines qu'elles veulent aider. Pas question. La seule personne qui nous subventionne, c'est le lecteur.

Nous abandonnons aussi de plus en plus les salons du livre. C'est démodé et assez désespérant. Voyez les petits éditeurs. C'est la plainte permanente. Toujours à se lamenter du silence de la presse, de la hausse des tarifs postaux, etc. Ils manquent de joie, d'enthousiasme et d'invention. Parce que finalement, et c'est ce qui compte, les livres enrichissent nos vies.

Propos recueillis par Philippe Savary